





INTERVIEW | CHRISTOPHE MALAVOY

Du vin
sur les planches

À L’AFFICHE DE LA PIÈCE DE DIDIER CARON « FAUSSE NOTE » (AU THÉÂTRE MICHEL, À PARIS)
AUX CÔTÉS DE TOM NOVEMBRE, LE COMÉDIEN ET ACTEUR CHRISTOPHE MALAVOY A DEPUIS
LONGTEMPS JETÉ SON DÉVOLU SUR LE VIN ET CARESSE TOUJOURS L’IDÉE DE DEVENIR VIGNERON

par Jean-Charles Chapuzet, photographies Baudouin

Né en 1952, Christophe Malavoy est devenu acteur avec des succès comme « *Association de malfaiteurs* », de Claude Zidi, « *La Femme de ma vie* », de Régis Wargnier, ou encore « *Madame Bovary* », de Chabrol. Également écrivain, réalisateur et comédien, Malavoy nous décrit le vin comme un spectacle vivant, avant de déguster, au café qui fait face au Théâtre Michel, un verre d’irancy.

Vous êtes né en Allemagne (à Reutlingen). Êtes-vous sensible aux superbes blancs allemands que nous connaissons peu en France ?

Je suis parti très tôt d’Allemagne, où mon père était officier de garnison. C’est une région viticole très intéressante, mais pour être franc, je connais davantage les vins d’Alsace et je projette d’ailleurs de faire très prochainement la route des vins. Car ce que j’aime, c’est rencontrer les gens qui le font. J’écoute aussi beaucoup les cavistes.

Est-ce vos parents qui vous ont initié au vin ?

Mon père était un grand amateur. Il avait une cave avec des grands noms, des bonnes-mares, gevreys, l’Yquem, Rieussec, Coutet, à une époque où les sauternes étaient à la mode, et quelques bouteilles de Loire aussi. J’ai très vite dégusté ces vins-là, avec le cérémonial de l’ouverture et de la découverte des arômes. Je dois parler de ça dans mon livre « *À hauteur d’homme* ».

Dans un autre livre, « La Brûlure du jour », vous suggérez les parfums du tabac Amsterdamer. Ce sont vos madeleines de Proust ?...

Oui, ce sont des souvenirs olfactifs. Je me souviens aussi que mon père aimait tromper les amis en carafant les vins. Il faisait attention à ce que l’on apprécie ce qu’il servait.

Quand avez-vous acheté vos premières bouteilles ?

Juste après mes études, quand je suis devenu comédien et que j’ai eu un peu d’argent. J’ai très vite été attiré par les chais pour leur atmosphère. Je m’y sens bien. J’aime cette ambiance de travail et la description des arômes. Finalement, dans le vin, il y a tout le dictionnaire.

Au cours de vos premiers tournages, le vin était-il sur les tables ? Je pense à « L’Honneur d’un capitaine », de Schoendoerffer, les films de Michel Deville, de Chabrol...

Sur les plateaux de cinéma, à part avec Chabrol, on ne prend pas le temps de parler de vins. Schoendoerffer, c’était plutôt le whisky. Chabrol, lui, aimait les vins de toutes les régions. C’était un homme curieux, il adorait la Loire, les chenins. Il connaissait la dimension charnelle des vins. Jean Yanne était aussi amateur. Au final, dans mon métier, j’ai rencontré peu de personnes allant rencontrer les gens qui font le vin... Comme Jean Carmet, qui allait au bout de la démarche. Consommateur et connaisseur ! Car le vin, c’est la terre avant tout et des vigneron. Comme dans le métier de comédien, le



INTERVIEW | CHRISTOPHE MALAVOY



« Je pense que j'ai plus d'amitiés dans le monde du vin que dans le monde du cinéma »

Dès lors, je pouvais oublier des bouteilles. J'ai à peu près entre 700 et 1 000 flacons.

Plutôt Bourgogne ou Bordeaux, Rhône ou Languedoc, Loire évidemment... ?

J'ai des vins de toutes les régions, très peu de vins étrangers car je ne les connais pas assez. J'affectionne particulièrement les vins du Rhône, côte-rôtie de Vernay, de Gerin, de Guigal. J'ai des puligny-montrachet de chez Leflaive, des vins de Jacky Blot en Loire. Aussi, quand je découvre un vin au restaurant, je prends l'étiquette en photo pour ensuite en acheter chez le producteur. Tous les ans, je fais un parcours en France pour goûter les vins sur place. L'an dernier, ce fut le jurançon. J'ai découvert le domaine Guirardel et Château Lafitte. Je suis attentif à ceux qui travaillent en bio.

vigneron est face à des paramètres qu'il ne maîtrise pas. Pour moi, le public est incertain ; pour le vigneron, la météo et les aléas de la fermentation sont imprévisibles. Nous sommes dans l'inquiétude, c'est le spectacle vivant.

Dans toute votre filmographie, devant ou derrière la caméra, le vin a-t-il fait partie du décor ?

J'ai réalisé un film dans le Jura, « La Ville dont le prince est un enfant », et un hôtelier près de Dôle m'a fait découvrir des vins exceptionnels. Des chateau-chalon... On s'est fait des soirées incroyables. J'y suis retourné. J'adore Macle, Ganevat, les vins de Stéphane et Bénédicte Tissot, extraordinaires, leurs savagnins comme leurs rouges, leur cuvée Singulier... Et j'aime aussi la cuisine : le poulet aux morilles, c'est quand même quelque chose !

Vous avez mené parallèlement une carrière au théâtre. Là aussi, le vin a-t-il une place ?

Oui. J'ai pour habitude de boire un verre de vin dans ma loge après la représentation. C'est mon plaisir. Je fais attention à la température du vin, je suis intransigeant là-dessus. J'ai souvent des bouteilles d'Alphonse Mellot, blanc comme rouge. Je le connais bien, c'est un ami, un fou, un jour on est resté sept heures dans sa cave.

Alors, quels sont vos autres plus grands souvenirs de dégustation ?

Je me souviens d'une verticale des vins de Côtés d'Estournel du temps de la famille Prats. Il y avait aussi Jean-Michel Cazes, qui vient d'ailleurs de racheter avec son fils le Château Haut-Batailley. À cette époque, il y a une trentaine d'années, j'ai acheté une cave avec un ami restaurateur à quelqu'un qui déménageait. Il me reste quelques bouteilles comme des pichon-longueville-comtesse-de-lalande, des léoville-las-cases, des clos-triguedina à Cahors, etc.

Vous avez donc une cave...

... Depuis 34 ans, quand j'ai acheté une maison dans le Loiret. Il n'y avait pas de cave. Je l'ai faite construire dessous avec des voûtes.

Et l'idée d'investir dans un vignoble ?

À une époque, j'ai failli acheter le Château Les Grands Chênes, dans le Médoc. Ça me tentait, mais j'ai renoncé à cause de l'investissement humain que ça représentait. Ça reste mon rêve. Si je n'avais pas été comédien, j'aurais été vigneron. Je n'exclus toujours pas de le devenir aujourd'hui.

Vous organisez des rendez-vous culturels dans le Loiret, est-ce l'occasion pour des vigneron de se faire connaître ?

Tout à fait, je fais un grand buffet où je sers le vin d'une amie vigneronne dans le bordeaux supérieur, Florence Prud'homme, du Château Saintcrit. Elle fait un travail remarquable. C'est une partenaire. Finalement, je pense que j'ai plus d'amitiés dans le monde du vin que dans le monde du cinéma.

Vous êtes né en 1952. Avez-vous quelques flacons de cette année ?

Je crois que ce n'est pas une grande année. Mais j'ai des vieux millésimes que j'achète en salle des ventes. J'ai bu dernièrement un chambolle-musigny 1918 de chez Pierre Léger. C'était émouvant, le vin de la Victoire. Il était tuilé, passé, le niveau était aux épaules de la bouteille, mais le vin ressemblait à un vieux monsieur qui avait beaucoup de classe. C'est magique, soudain, on peut comprimer le temps. Ça rend humble. C'est la bouteille qui fait l'événement et non l'inverse.

Une œuvre et un vin ?

Céline ne buvait que de l'eau mais la dimension charnelle de « Mort à crédit » peut être associée à un côte-rôtie ample, avec beaucoup de matière et des arômes complexes ■